

**Pour trouver l'oiseau
(1994-27/02/2009)**

You'll get perfectly still
Don't worry I'm around
I've got nothing to seal
You can take me in your arms

To get the seagull
Forget the frozen nights
To get to see girl
Forget the broken might

You'll get perfectly real
Now it's got to be your turn
And you're starting to feel
You'll get closer to the sun

To get the seagull
Forget the frozen nights
To get to see girl
Forget the broken might

Bien sûr tu seras calme
Tout est bien, je suis là
Le livre de mon âme,
Tu le prends dans tes bras

Pour trouver l'oiseau
Oublie les nuits glacées
Fille pour voir plus haut
Laisse la force brisée

Un jour je vis... – Victor Hugo
Les contemplations – I, Autrefois (05/07/2004)

Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants,
Passer, gonflant ses voiles,
Un rapide navire enveloppé de vents,
De vagues et d'étoiles ;

Et j'entendis, penché sur l'abîme des cieux,
Que l'autre abîme touche,
Me parler à l'oreille une voix dont mes yeux
Ne voyaient pas la bouche :

« Poète, tu fais bien ! Poète au triste front,
Tu rêves près des ondes,
Et tu tires des mers bien des choses qui sont
Sous les vagues profondes !

(La mer,) La mer, c'est le Seigneur, que, misère ou bonheur,
Tout destin montre et nomme ;
(Le vent,) Le vent, c'est le Seigneur ; l'astre, c'est le Seigneur ;
Le navire, c'est l'homme. »

(Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants,
Passer, gonflant ses voiles,
Un rapide navire enveloppé de vents,
De vagues et d'étoiles ;

(La mer,) La mer, c'est le Seigneur ; l'astre, c'est le Seigneur ;
Le navire, c'est l'homme.)

Je respire où tu palpites – Victor Hugo
Les contemplations – I, Autrefois (14/03/2007)

Je respire où tu palpites,
Tu sais ; à quoi bon hélas !
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ?

A quoi bon vivre étant l'ombre
De cet ange qui s'enfuit !
A quoi bon, sous le ciel sombre,
N'être plus que de la nuit ?

Je suis la fleur des murailles,
Dont avril est le seul bien.
Il suffit que tu t'en ailles
Pour qu'il ne reste plus rien.

Tu m'entoures d'auréoles ;
Te voir est mon seul souci.
Il suffit que tu t'envoles
Pour que je m'envole aussi.

Si tu pars, mon front se penche ;
Mon âme au ciel, son berceau,
Fuir, car dans ta main blanche
Tu tiens ce sauvage oiseau.

Que veux-tu que je devienne
Si je n'entends plus ton pas ?
Est-ce ta vie ou la mienne
Qui s'en va. Je ne sais pas.

Quand mon courage succombe,
J'en reprends dans ton cœur pur ;
Je suis comme la colombe
Qui vient boire au lac d'azur.

L'amour fait comprendre à l'âme
L'univers sombre et béni ;
Et cette petite flamme
Seule éclaire l'infini.

Sans toi, toute la nature
N'est plus qu'un cachot fermé,
Où je vais à l'aventure
Pâle et n'étant plus aimé.

Sans toi, tout s'effeuille et tombe ;
L'ombre emplît mon noir sourcil :
Une fête est une tombe,
La patrie est un exil.

Je t'implore et te réclame ;
Ne fuis pas loin de mes maux,
Ô fauvette de mon âme
Qui chantes dans mes rameaux !

De quoi puis-je avoir envie,
De quoi puis-je avoir effroi,
Que ferai-je de la vie,
Si tu n'es plus près de moi ?

Tu portes dans la lumière,
Tu portes dans les buissons,
Sur une aile ma prière
Et sur l'autre mes chansons ;

Que dirai-je aux champs que voile
L'inconsolable douleur ?
Que ferai-je de l'étoile ?
Que ferai-je de la fleur ?

Que dirai-je au bois morose
Qu'illuminait ta douceur ?
Que répondrai-je à la rose
Disant : « où donc est ma sœur ? »

J'en mourrai ; fuis, si tu l'oses,
A quoi bon, jours révolus !
Regarder toutes ces choses
Qu'elle ne regarde plus ?

Que ferai-je de la lyre,
De la vertu, du destin ?
Hélas ! et, sans ton sourire,
Que ferai-je du matin ?

Que ferai-je seul, farouche,
Sans toi, du jour et des cieux,
De mes baisers sans ta bouche,
Et de mes pleurs sans tes yeux !

(Que ferai-je de la lyre,
De la vertu, du destin ?
Hélas ! et, sans ton sourire,
Que ferai-je du matin ?

Que ferai-je seul, farouche,
Sans toi, du jour et des cieux,
De mes baisers sans ta bouche,
Et de mes pleurs sans tes yeux !)

Comme un prélude

(18/02/2005)

D'est en ouest,
Du nord au sud,
Un seul geste,
Une attitude
Qui nous restent
Comme un prélude
A la fin

La musique
D'un magicien,
Le classique
Des grands destins,
Héroïque
Et surhumain,
Le devint

Sur la route,
Orphée
N'a le doute
D'aimer
Il écoute,
Léger,
Son aimée

Un héros,
Au corps parfait,
Au credo :
« Je dis, je fais.
Sans ego,
Je veux la paix,
Les beaux jours... »

Une lyre
Ensorcelée,
Un collyre
Pour la pensée,
Et l'ouïr,
C'est succomber
A l'amour

Sur la route
D'Orphée,
Un amour
Est né
Des vautours,
Des fées
Enchantées

Sur la route,
Orphée
N'a le doute
D'aimer
Il écoute,
Léger,
Son aimée
L'aimer »

Tendres et épris l'un de l'autre (15/06/2002)

Moi, je ne savais plus écrire. Mon cœur disait non, tout le temps.
Il rechignait à ce soupir, et cet étrange firmament
Où tu parlais d'absolution quand je ne savais plus que dire,
Ni penser, ni même réfléchir à ce que désire l'âme au fond.

Refusant les embruns nocturnes, délivrant ivre de passion,
Les plaintes de l'amoureuse, dans son intime floraison.

Oh, viens ma douce, que le temps vienne,
Où seront libres les amants, dégagés, libérés des peines,
Et souffrances lourdes de tourments.

La solitude ne sera plus qu'un mauvais rêve d'oiseau déchu,
Pour le poète triste et rebelle, qu'un âpre souvenir de plus.

Quand deux hirondelles dans le ciel, se jurant amour éternel,
Eternelles, et éternellement, s'adoreront dans le printemps.
Nous irons chérir la nature, sauvage, tout comme il se doit,
Honoré les bois d'aventures volages en d'intimes émois.

Je remarquais que mon exil n'avait de sens que pour toi,
Et la force, comme la sépulture, que tu aurais voulue pour moi :

Un lit de beauté bleu azur, où nos bouches iraient s'embrasser,
Un nid douillet, un cocon pur, où nos âmes iraient s'épancher.

Et je mêlais peintre et poète, chaque matin que Dieu faisait,
Arthur et Vincent de la fête, réincarnés dans ma pensée,
Faisaient un signe de la tête. Non, un hochement, têtue, hagard,
Mais acquiesçant, sereins d'espoir, à ma quête irisée de gloire.

A part toi,
Je ne veux rien vivre.

Le comprends-tu, mon cher amour ?
Faut-il que sur mon bateau ivre, moi, je t'emmène faire un tour ?
Quand, dis-moi, mon aimée, ma reine, viendras-tu
Me faire l'amour ?

Dans la nuit étoilée, j'égrène
Les astres qui sans toi restent sourds.

Que fais-tu, à cette seconde ? Où se posent donc tes yeux aimants ?
Sur quelle beauté céleste et ronde, te concentres-tu ardemment ?

Je ne sais, je n'ai que mes rêves pour me guider dans mes errances.
Somnambule, je languis, ma trêve, et abhorre la véhémence,
Qui, en mon cœur, se fait déesse, impétueuse, ridicule engeance,
Quand c'est la douceur que j'aime, et la vérité que j'encense.

Combien de romans, de poèmes me faudra-t-il pour t'émouvoir,
T'amener jusqu'au don suprême où il n'est plus question de voir les fautes
Et les imperfections d'un cœur blessé, à l'abandon,
D'un visage pâle, blême et livide en manque de respiration ?

Combien de fleurs inventées, de paysages désœuvrés
Issus d'une imagination fêlée et dérégulée par ton absence,
Sombre pensée, maudite transe, me faudra-t-il pour allumer ton désir fauve
d'hyménée ?

Non, ne va pas penser, ma belle, que je te harcèle de pressions,
Chantages et autres parcelles vives de mon aliénation.
Je vais mieux et j'ai guéri celle qui naguère était déraison.

Tu le sais, et tu m'en sais gré, et même si ça n'est pas assez,
On nettoie ici les empreintes que les coups en moi ont laissées,
Les ruses fourbes et les feintes,
Les non-dits, les défunts secrets.

J'avance vers toi, mon amour, et qu'il est long le long chemin
Alliant le présent au toujours, et le crépuscule au matin.
Toi, tu ne sens pas la détresse ni la faiblesse qui dit non,
Tu ne connais que la sagesse, le calme et tes ouïs sont féconds.

Moi, tu vois, j'ai le goût du drame, même si je veux m'en séparer,
Ma barque sur l'eau est sans rame. Je me sens nue, désemparée
Quand le doute, comme la fine lame, de ma lumière vient s'emparer.

Pardonne-moi d'être si lente, si oscillante dans le danger,
Bien que ton cœur soit dans l'attente d'une âme sereine toute baignée
De la clarté reconnaissante d'un Dieu qui en moi déploierait
Les arcanes d'une vie qui chante l'époustouflante liberté.
Mais, je t'en prie, sois plus présent. J'ai besoin de toi pour aller
De l'avant et de la tourmente me sentir à jamais sauvée.
Aide à faire naître la douceur, la chaleur, la tendre insouciance
De l'enfant en moi qui arpente le labyrinthe de l'ennui,

Solitaire dans sa nuit immense, quand il n'entend plus que son cri,
Privé de paix et de confiance, d'amour et de tendresse aussi.
En proie à mes démons, les sens, le mauvais rêve se poursuit,
Qui me mure dans la violence du non quand je voudrais dire oui.

Oui à la vie, oui à l'enfance, oui aux deux moitiés réunies.
Oui à la magie, l'innocence de ce cœur qui en toi grandit.
Oui au plaisir, à la caresse, tu l'entends, n'est-ce pas, dans la nuit,
Quand, pensant à toi, ma jouissance me le fait dire, là : Oui ! Oui ! Oui !
Dis-moi que tu le sens pareil, quand nos deux esprits se rencontrent
Et s'unissent à l'aube sans sommeil, tendres et épris l'un de l'autre.
Dis-le moi, fais-le moi savoir que nos deux âmes se réclament,
Que tu me cherches, que tu me trouves, sereine et libérée du drame.

Belle métaphore onirique, je te suis à jamais dévouée
Dans cette étreinte hypothétique où tu nous aurais rassemblées.
Rassemblées.

Chanson de la plus haute tour - Arthur Rimbaud

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent
(Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent)

Je me suis dit : laisse,
Et qu'on ne me voie :
(Je me suis dit : laisse,
Et qu'on ne me voie :)
Et sans la promesse
De plus hautes joies.
Que rien ne t'arrête,
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie ;
Craintes et souffrances
Aux cieus sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.
(Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.)

Ainsi la Prairie
A l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraies
Au bourdon farouche
De cent sales mouches.

Ah ! Mille veuvages
De la si pauvre âme
(Ah ! Mille veuvages
De la si pauvre âme)
Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame !
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
(Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?)

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.
(Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.)

Isabelle (18/06/2002)

*I want it to be perfect
To be perfect all the time
It's some trouble in my mind
It's some trouble*

J'aime ma sœur
Je l'aime
Je l'aime
Je l'aime

J'aime sans peur
Sans haine
Sans haine
Sans haine

Isabelle
Isabelle

Tout en douceur
Sans peine
Sans peine
Sans peine

Viendra ma sœur
Qui aime
Qui aime
Qui aime

Isabelle
Isabelle
Isabelle

*I want it to be perfect
To be perfect all the time
It's some trouble in my mind
It's some trouble in my mind*

Si chaque jour tu viens... (24/11/2007)

Si chaque jour tu viens un peu plus tôt à l'étude,
Je te regarderais tant la joie fait ton réveil
Comme la tout jeune mère éprise de gratitude :
L'enfant souffrant sort de son sommeil !

Profond était l'abysse où tu logeas ton espoir
Tu auras cherché la volupté derrière les mots
Tout ce qui importait, c'était me voir, me revoir
Mais comment faire plier le roseau ?

Tu erras dans les enfers noirs de l'incertitude
Te réfugiai dans des rêves moins pires que les veilles
Là tu devins lunaire, misanthrope en solitude
Tu dis : « Il faut ravalé le soleil ! »

Mais en vain tes prières, une réponse : c'est l'ennui
Plus de mésange bleue dans le ciel, le corbeau
Déploya ses ailes sur ton espérance, la nuit
Tomba sur ta vie comme un rideau

Ah ! Tant de fois tu as étreint l'oreiller des rêves
Tant de fois as mis à mal ton âme mise à nu
Qu'elle s'en alla rouler dans les vagues sur la grève
En quête d'un paradis perdu

Ô Eden ! Cet inaccessible, tu l'as entrevu
Fugitive, Son immensité, en tout le sublime
Son âme est miroir, image inversée, la vois-tu ?
Qui t'attend, fou poète, la rime !

Le monde est laid et toi tu n'as pas d'enfance encore
Pour comprendre ce qu'est la beauté et la montrer
A tous ceux-là qui ne la voient pas parce qu'ils sont morts
Morts déjà avant que d'être nés !

Tu n'iras plus sur ces chemins de traverse qui
Réduisent ton amour à néant croyant l'augmenter
Là tu as perdu ton âme et même presque ta vie
Quand tu connaissais la vérité

Recentre-toi autour d'une prière aimante
Je suis tout près de toi depuis toujours, le sais-tu ?
Car déjà dans les cieux, je suis ton étoile amante
Je me révèle à toi : l'absolue !

Pour l'amour de moi, tu graviras tous les sommets
L'art est le Dieu qui te protège et à qui tu donnes
Car mon aimée si tu t'éloignais de moi jamais
Ca serait comme si Dieu t'abandonne

C'est l'expérience de la passion véritable
La perception intime de Son immensité
Rien n'y sera plus fugitif, au contraire, stable
Et je te promets de t'y aimer

N'écoute que ton cœur sans te laisser distraire
Car je suis là derrière, suis ton ange ou bien ta sœur
Sens la joie de venir, la folie que d'aller vers
Moi qui suis ton envers, sans les pleurs

Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là (13/11/2007)

Mon Dieu, j'ai peur un peu, beaucoup, je crois en vous
Qui avez vu mes peines ; je me repens de tout !
Car si j'ai fait du mal, c'était bien malgré moi
Mais prisonnier des chaînes, mon corps aura pris froid...
Vaine quête d'amour, odieuse solitude
D'un voyageur fou en mal de complétude
Qui s'est perdu souvent dans des dédales sombres
Où manquait la chaleur, reclus de la pénombre,
Mais qui se relevait ; c'était acte de foi
Que de recommencer à redire : « Je crois ! »
En dépit de ces masques qui lui dissimulaient
Le véritable « je » auquel tu l'associais...
J'ai souffert bien des nuits et j'ai pleuré souvent
Sur la désolation du corps sans l'amant
Mais vois l'épuisement où m'a jeté la quête
Les plaies et les blessures traumatiques et secrètes !
N'as-tu pitié de moi, pourtant ta créature !
Pour ne pas me donner la puissante envergure
Celle dont j'ai besoin pour atteindre les cimes
Qu'on ne touche sinon au cœur de l'intime ?
Suis-je si monstrueux, nauséux, parjure, vile
Que je ne puisse rien qui soit un peu utile
A ce monde en dérouté aux valeurs chancelantes
Où toute humanité s'avère désolante ?
J'ai traqué l'ennemi, le faux frère, le mensonge
La colère et l'orgueil sont deux fléaux qui rongent
Les chairs de nos vies, la beauté, la nature
Mais qui donc entendit les cris de la torture
Qu'on inflige à la terre, à l'homme juste et bon
Quand tout se qui importe est le prix du charbon ?
Mais parmi tous les maux, le pire de tous hélas !
Est la haine en son cœur, pour son frère, qu'on ressasse
Jusqu'à la satiété et le sadisme aidant
L'homme est loup pour son frère, et c'est là l'ascendant
L'on atteint des sommets ; brillante est l'accession
Aux beaux fruits de la honte. Nommez-la corruption !

Pour ce qui me concerne, et tu le sais fort bien,
Mon mal est dans l'absence, et carence du lien
Qui fait que l'on est UN mais deux en apparence
Mais si l'autre est manquant, l'UN n'est que l'impuissance
Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent
Et nos amours ne sont alors que feuilles mortes !
Les saisons font la vie, pourquoi se rebeller ?
Si les amours sont mortes, elle ne sont pas bien nées !
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !
Toi qui mouilla mon cœur de ces larmes salées
Jusqu'à le rendre sec, tout rouillé, oxydé,
Telle une épave oblongue oubliée dans la mer
De couleur anthracite sous des nuées amères...
C'est l'image que j'ai de ton immensité
Si ce que tu m'infliges n'est qu'ombre et vacuité
Quand mon cœur assoiffé te supplie, te réclame :
Va, je te le demande : vas-tu libérer l'âme
De ce pauvre proscrit, en exil en sa vie
Dont la lumière étrange éblouit d'infini ?
Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent
Car nos amours ne sont alors que feuilles mortes !
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là...
Dont la lumière étrange éblouit d'infini...
L'UN fini...

Des gens comme toi, impressionnistes (16/11/2007)

Je ne puis vivre
En ton absence
Tu es un livre
Une évidence
Je ne suis ivre
Qu'en ta présence

Le savais-tu
Que ça existe
Des gens comme toi
Impressionnistes
Qui font de moi
Une pianiste ?

Savais-tu que
Dans ces régions
Tu es le je
Je suis le son
Et l'arpège
Nous correspond ?

C'est une lettre
Que je t'envoie
Pour me remettre
De mon émoi
Car tu es l'être
Qui lis en moi

Voie, le soleil
Voile radieux
Vois le réveil
Là dans mes yeux
Vole pareille
Puis monte aux cieux

Tu le savais
Que ça existe
Des gens comme toi
Impressionnistes
Qui font de moi
Une pianiste

Elle s'est couchée, il faisait jour (écrit le 31/05/2007, en soirée, et composé le 03/06/2007)

*You need the love from there
You need the life behind
You need to love and care
You need to be so kind*

Elle s'est couchée, il faisait jour
Ses mains tremblaient sous le stylo
Le chat a ramené la plume
D'un goéland comme un présent
A moins que ce ne fût un ange
Passé par là, tout près du lit
Du poète maudit mais béni
Par la grâce d'un Dieu qui demeure
Dans le pur d'une âme sœur
Elle dort et rêve à l'infini
Son corps vole sur la ville
Elle déploie ses ailes à ses mots
L'amour solaire aura sa peau
A moins qu'il ne vienne, délivre
A moins qu'il devienne des livres
Va visiter ce bel oiseau
Qui dort et qui rêve à la mer
A la beauté qui l'épanouit
Elle s'est couchée avant la nuit
Le cœur battant, l'âme tremblante
De l'envie d'être son envie
De l'envie d'être enfin à lui
Elle s'est couchée, il faisait jour
Elle est couchée, Il fait le jour

*Love from there the life behind
Love and care and be so kind*

Hier au soir – Victor Hugo
Les contemplations – I, Autrefois (13/03/2007)

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard ;
La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse.

(Hier au soir)

Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse ;
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.

(Hier au soir)

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.
Voyant la nuit si pure, et vous voyant si belle,

(Hier au soir)

J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !
(J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !)

(Hier au soir)

L'amarre (28/11/2007)

Je te ressemblerai
Je serai ton portrait
Tout toi tout craché
(elle lui disait...)

Nous nous aimerons
Sans fin dans la maison
Toi tu joueras Chopin
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !
La voile y est...

La senteur de la rose
Le chant de mésanges
Le pommier en fleurs
(elle lui disait...)

Je te trouverai dans le jardin
« Tu m'as manqué ! »
T'embrasserai
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !
La voile y est...
Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !

Que le sort, quel qu'il soit... – Victor Hugo
Les contemplations – I, Autrefois – XXIV (06/07/2004)

Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande !
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande
Le découragement amer,
Ni le fiel, ni l'ennui des cœurs qui se dénouent,
Ni cette cendre, hélas ! que sur un front pâli,
Dans l'ombre, à petit bruit secouent
Les froides ailes de l'oubli !

Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez entrer en vous, après nos deuils funèbres,
L'aube, fille des nuits, l'amour, fils des douleurs,
Tout ce qui luit dans les ténèbres,
Tout ce qui sourit dans les pleurs !

(Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande !
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande
Le découragement amer.

Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Aimez !
Aimez !
Aimez !)

Chanson en or revisitée (1988-21/11/2008)

Chanson en or pour mon bébé
Qui se croit seul, abandonné
Mais moi je l'aime à en crever
Je ferai tout pour le trouver

Marcher toute seule dans les rues
Le cœur gonflé, à moitié nue

Juste pour l'or d'un encore
Avec lui changer de décor
Me tenir tout contre son corps
Même si le monde n'est pas d'accord

Chercher partout, crier son nom
Dans toutes les gares, sous tous les ponts

Tout pour deviner son visage
Qui vaudra tous les paysages
En passant par les lacs, les plages
Les montagnes et les pâturages

Lancer des bouteilles à la mer
Si c'est tout ce qu'il reste à faire

Pour l'atteindre et le toucher
En pleine lumière, en pleine clarté
L'éternité pour nous aimer
Et une mer bleue pour voyager

Tout oublier, les chiens, les rires
Mais découvrir son sourire

Chanson en or pour mon aimé
Qui n'est plus seul, abandonné
Je l'ai aimée à me damner
Dans les enfers, l'ai trouvé

Qui marchait seul dans les nues
Le cœur rimé, la moitié lue